

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[108. Val-Richer, Mardi 21 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

108. Val-Richer, Mardi 21 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Politique](#), [Portrait](#), [Presse](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (4 août - 4 novembre)

Ce document est une réponse à :

[110. Paris, Lundi 20 août 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1838-08-21

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Il y a plus de soleil ce soir dans mon cœur qu'il n'y en avait ce matin dans ma valée, quand je me suis levé en admirant tristement son éclat.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°147/178-179

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 344, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/305-310

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

TranscriptionN°108. Mardi soir 28 Août

Il y a plus de soleil ce soir dans mon cœur qu'il n'y en avait ce matin sur la vallée, quand je me suis levé en admirant tristement son éclat. Bien des gens me prennent pour le sage des Stoïciens. Qu'ils seraient étonnés s'ils voyaient combien je suis loin de son impassibilité? J'ai supposé un moment quelque arrivée soudaine qui vous avait dérangée et retardée. Cependant cela me paraissait si invraisemblable que j'ai écrit comme à l'ordinaire, si le grand Duc passe quatre semaines à Tour ce que vous aviez cru possible ne le sera que plus tard, et il faut changer vos calculs. Je comprends la joie d'Appony que rien ne soit changé ailleurs. Il y a si je ne me trompe, dans la politique de M. de Metternich beaucoup de calculs jaloux (le jaloux sans amour bien entendu), beaucoup de soin à entretenir les rivalités, les misintelligences, les séparations, et à fonder là-dessus sa force. Cela me paraît un peu vieux, je vous l'avoue. C'était la politique d'un temps où les grands intérêts et les vœux généraux des peuples ne pesaient pas incessamment sur les gouvernements, où les combinaisons arbitraires, mobiles, étaient possibles et habituelles. D'un temps aussi où beaucoup de petits Etats avaient leur poids dans la balance et pouvaient être assez facilement transportés, dans l'un ou l'autre bassin. Tout cela n'est plus. Il n'y a plus de petits états ; plus de combinaisons arbitraires et variables. Les grands intérêts décident seuls de la conduite ; et les grands intérêts sont connus ne changent pas tous les jours. Et on leur obéit, quels que soient les goûts ou les dégoûts, et les désirs secrets et les variations quotidiennes des coeurs. Toutes ces petites inquiétudes et ces petites joies, toute cette attention aux moindres nuages qui passent, aux plus faibles fils qui se tendent ou se brisent, me paraissent une routine de vieilles gens ou un passe-temps d'oisifs. Qu'on y regarde, et qu'on en tienne compte pour son propre plaisir, pour l'agrément ou le désagrément des relations personnelles, rien de plus simple c'est quelque chose pour la conversation, quelque chose pour l'attitude réciproque des acteurs sur la scène ; mais ce n'est plus de la politique. Les Affaires sont plus haut que cela. Et à la hauteur où elles sont, elles sont écrites, comme disent les musulmans ; il faut des motifs placés aussi haut pour les changer.

Lord Alvanley, vous restera-t-il quelque temps ? Je le voudrais. J'aime que vous vous amusiez loin de moi. Est-ce de la présomption ? Peut-être ; mais à coup sûr c'est de l'affection. Vous croyez qu'il me trouverait bien sérieux. Qui sait ? Je l'amuserais peut-être s'il m'amusait. Mais les indifférents m'amusent difficilement. Je n'accepte les petits plaisirs, la gaieté le rire pour rien, que de la main des gens que j'aime que j'aime beaucoup. malgré votre tranquillité dans le n°110, j'attends demain le comte de Paris. J'ai des nouvelles de chez Mad. la Duchesse d'Orléans,

d'hier matin, qui me disent qu'elle commençait à souffrir.

Mercredi 22, 7 heures

Le Prince Paul Wutemberg me paraît du nombre des hommes qui croient aisément ce dont ils ont envie, et en qui le mouvement du sang décidé des idées : à voir cette grande et forte figure, ces traits grossiers, ce teint allumé, je n'ai pas la moindre foi dans l'impartialité de son jugement. Il a de l'esprit, mais encore plus d'égoïsme et de cynisme que d'esprit ; et ni l'égoïsme, ni le cynisme ne font voir clair. Vous savez que je crois encore moins que vous aux ouragans. J'ai de l'humeur pourtant.

Avez-vous lu dans le Journal des débats, un article sur la visite des Bayadères aux Tuilleries ? Savez-vous que l'auteur de cet article, qui l'a signé de son nom est le précepteur de M. le Duc d'Aumale ? Un précepteur de Princes parlant de la sorte devant le public, et s'extasiant sur les Bayadères, et se trémoussant pour faire partager son extase et finissant par dire : " Après tout, si vous me demandez ce que sont les Bayadères, je serai fort embarrassé. Ce ne sont pas des danseuses, ce ne sont pas des chanteuses ; les Bayadères sont des Bayadères. " Il y a quelque chose qui est étrangement perdu de notre temps, c'est le tact. Personne n'a le sentiment de sa situation. Vous me direz qu'il n'y a pas de situations. Comment ne fait-on pas, soi-même la sienne ?

Voici de l'écriture et du style d'Henriette. Vous occupez souvent sa petite pensée. Elle voulait absolument mettre une enveloppe, ne trouvant pas ceci assez joli. Je lui ai persuadé qu'une suffirait pour elle et pour moi.

9 h. 1/2 Vous êtes une excellente personne de me dire tout simplement que vous aviez oublié le dimanche. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 108. Val-Richer, Mardi 21 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-08-21

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1478>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 21 août 1838

HeureSoir

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Paris, fin 20 Nov.

Il y a plus de seize ou dix-sept mois que
mon cœur qu'il n'y en avait ce matin sur ma vallée, quand
je me suis levé en admirant brièvement son état. Bien des
gens me prennent pour le Sage des Moulins. Peut-être
étomme-t-il ayeur cependant j'aurai bien de son impossibilité.

J'ai supposé un moment quelque arrivée soudaine qui
vous auras dérangée et retardée. Cependant cela me paraîtrait
étrangement que j'ai écrit l'autre à l'ordinaire. Si le
premier que passe quatre semaines à l'autre, ce qui vous auras
été possible de le faire que plus tard, et il faut changer vos
calculs.

Le temps passe, la joie d'appuyer que rien ne soit changé
ailleurs. Il y a de je ne me trompe, dans la politique des
M. de Metternich, beaucoup de calculs faits (le salut des
amours, bien entendu), beaucoup de soin à entretenir les
rivalités, les misintelligences, les séparations, et à gêner
l'adversaire de l'autre. Cela me paraît un peu vain, je vous
l'avoue. C'est la politique d'un temps où les grands intérêts
et les vœux généraux des peuples ne possédaient pas nécessairement
sur les gouvernements, où les combinaisons arbitraires, mobiles,
étoient possibles et habiles. D'un temps aussi où beaucoup
de petits Etats avaient leur poids dans la balance et

pouvoient être assez facilement transportés dans l'un ou l'autre bassin. C'est cela qui n'est plus. Il n'y a plus de petits plateaux que de combinaisons arbitraires, ce variable. Les groupes intérieurs dépendent évidemment de la conduite ; et les grands intérieurs sont permanents, ne changeant pas tous le jour. Et on leur obéit, quels que soient les goûts ou les désirs, et les deux secrèts, ou les variations quotidiennes des goûts. Toute ces petites inquiétudes et ces petits goûts, toute cette attention au ministre nraage qui passent, aux plus faibles fils qui se tiennent ou se bâtent, me paraissent une routine de vieilles gens ou un passe-temps d'oisifs. Qui n'y regarde, ou qui en tienne compte pour son propre plaisir, pour l'agrement ou le déplaisir des relations personnelles, rien de plus simple ; plus c'est quelque chose pour la conversation, quelque chose pour l'attitude réciproque des acteurs sur la scène ; mais ce sont plus de la politique. Les affaires sont plus haut que cela. Et à la hauteur où elles sont, elles sont évidemment, comme disent les Musulmans, il faut des motifs plus haut pour les changer.

Lord Alvanley vous restera-t-il quelque temps ? Je le voudrais. J'aime que vous vous amusiez loin de moi. Est-ce de la prétention ? Peut-être ; mais à coup sûr le lit de l'affection. Vous croirez qu'il me trouverait bien sévère. Qui sait ? Je l'amuserai peut-être s'il s'amuserait. Mais les indifférences n'amusent difficilement. Je m'accepte

les petits plaisirs, la gaîté, le rire pour rien, que de la main de
plus que j'aime, que j'aime beaucoup.

Malgrés votre tranquillité dans le R. No, j'attends demain
le conte de Paris. J'ai des nouvelles de chez madame la Duchesse
d'Orléans, d'hier matin, qui me disent quelle commençait à
souffrir.

Dimanche 92 7 heures

Le Prince Paul me parait un membre de l'humanité qui équivaut
assez mal à l'âge qu'il a, et au qui le mouvement des
sang déclive des idées; à vous cette grande et forte figure
très gracieuse, et très allumée, je n'ai pas la moindre foi dans
l'importance de son jugement. Il a de l'esprit, mais sans
ampleur; plus dogmatisme et cynisme que l'esprit; et si l'égoïsme, qui
vous le cynisme ne fait voir clair. Vous savez que je crois en
moins que vous aux bourgeois.

Voici de l'humour puissant. Voilà pour le Dimanche le Journal
comme de débâcle un article sur la mort de Bayardine aux Tuilleries,
haut favor, vous que l'auteur de cet article, qui l'a signé de son
nom, est le précepteur de M. le duc d'Uzès. Un précepteur
du Prince, parlant de la mort, devant le public, et se targuant
sur le Bayardine, et se témoussant pour faire partages son
estate, et finissant pas dire: « après tout, si vous me
demandez ce que sont les Bayardine, je suis fort embarrassé;
je ne sais pas des Bayardine, ce ne sont pas des chanteuses;
les Bayardine sont des Bayardine ». Il y a quelque chose
qui est étrangement perdu de notre temps; c'est le tact. Personne

sur le sentiment de la situation. Pour me dire qu'il n'y a
pas de situations. Comment ne fait-on pas soi-même les
situations ?

Mme de l'Orverture et du style d'heurelette. Vous occupiez
souvent la petite pension. Elle voulait absolument mettre une
enveloppe, ne trouvant pas cela assez poli. Je lui ai persuadé
qu'il suffissoit pour elle et pour moi.

J. B. Gr.

Vous êtes une excellente personne de me dire tout simplement
que vous n'avez oublié le dimanche. Mme. Mme.

Vous au
dimanche
grande
bonne
calante
Mme. B
ailleurs
Mme. de
bonnes
éventail
la... de
l'heure
et les
des b
étoiles
de pr